



*Une nouvelle de  
Patrick Créhin & Stewen Corves*

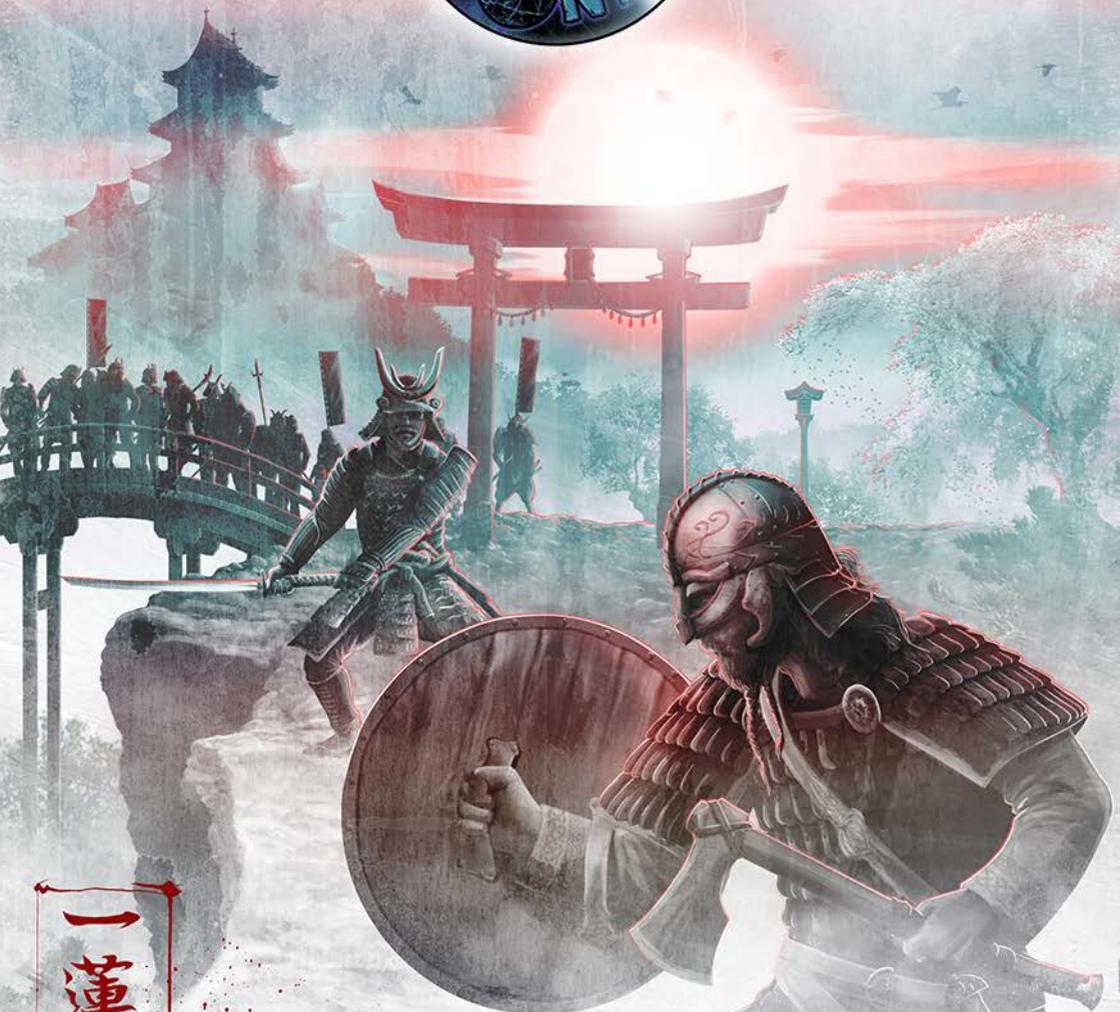


*Les  
Girondins  
du  
Capet*

*Une nouvelle parue  
dans le n°14 de la revue*



N° 14  
Mai 2018



一  
蓮  
托  
生

GENKIS

# Uchronie

ou l'autre chemin  
de l'Histoire

# Les Girondins du Capet



Patrick Créhin  
& Stewen Corvez



**I**l neigeait en ce triste jour de novembre 1790. Le palais des Tuileries jouait à retrouver son faste d'antan sous la blancheur immaculée des jardins. Louis XVI contemplant ce paysage et la journée s'égrainait ainsi, monotone. Il ne savait pas encore que, bientôt, des événements exceptionnels allaient bouleverser le cours de l'histoire.

— Majesté, un émissaire souhaiterait vous entretenir. Il dit que c'est de la plus haute importance.

— Faites-le patienter dans le vestibule, je vais le recevoir.

Sans attendre l'homme entra dans la pièce et, après une rapide révérence, il intervint :

— Sire, je suis envoyé par Sélim III sultan de l'Empire ottoman, je dois vous faire part d'une demande de la plus haute importance. Comme vous le savez, les Turcs sont en guerre avec l'Autriche et la Russie. Ce conflit cause des

**pertes innombrables, le sultan connaît vos excellentes relations avec votre cousin Léopold II, roi apostolique de Hongrie, archiduc d'Autriche. Il m'envoie pour vous prier d'intervenir dans le but de signer une paix séparée avec l'Autriche.**

**– Qui êtes-vous ? Quelles preuves pouvez-vous me donner pour me montrer votre bonne foi ?**

**– Le sultan m'a révélé l'accord secret que vous avez signé avec lui le 18 novembre 1789 et il m'a donné ce médaillon.**

**Le roi observa le bijou et reconnut Abdülhamid Ier qu'il avait rencontré au printemps 1789.**

**– Une paix entre les deux empires vous serait favorable. Les armées turques et autrichiennes interviendraient en votre faveur.**

**Le roi réfléchit, il hésita mais sembla séduit.**

**– Que dois-je faire ?**

**– Si vous le permettez, je vais vous dicter la lettre, je pourrais la faire parvenir à l'empereur. Il vous fait confiance, elle sera d'un grand soutien à la requête du sultan.**

**Le roi se dirigea vers un bureau qui paraissait avoir traversé l'histoire européenne sans plier, témoin de la cruauté des élites, de la mansuétude des puissants. Un vestige d'une autre époque. Il avait depuis longtemps compris qu'il devrait faire son deuil. Mais il ne savait pas encore de qui, ou de quoi. Il tira vers lui ce fauteuil dans lequel il avait pris jadis de si terribles décisions. Contre sa cuisse, il devina la forme d'une petite pièce de métal**

dont lui seul, érudit féru de serrurerie, connaissait la provenance. Il se demanda bien ce qu'elle faisait encore là. Avec les événements récents, il n'avait guère eu de temps à accorder à ses passions techniques.

– Je vous écoute.

– Voici :

*Cher Cousin,*

*Te voilà maintenant empereur à la place de ton triste frère, dont je sais, au risque de heurter son honneur qu'il fut un bien étrange souverain, coupable amoureux de l'opéra. Mais qui suis-je...*

Louis arrêta immédiatement l'émissaire.

– Vous me semblez faire preuve de bien peu de discrétion !

– Pour être crédible, Sire, votre lettre doit lui montrer votre attachement à la couronne et à sa famille.

– Soit. Finissez et nous verrons.

*...pour ainsi juger de ta famille ? Mais que serait l'amour d'un cousin sans un œil sévère mais juste qui permet de garder la tête sur les épaules ? Car j'aurais peut-être besoin de toi, mon cousin.*

*Mais pour l'heure, ce sont des motivations autres qui me poussent à t'écrire. La paix sur notre vieux continent dépendra peut-être de toi. Tu ne le sais sans doute pas, mais j'ai signé un accord avec Sélim III, sultan de l'Empire ottoman. Il est impératif que vous parveniez à vous entendre pour que, enfin, cesse cette guerre absurde. Il en va de l'avenir de nos dynasties, de nos peuples.*

***J'attends ta réponse avec impatience.***

***Ton Cousin, Louis.***

– Et j'ajouterais ceci, précisa le roi : ***PS. Pour te prouver ma bonne foi, je t'envoie ma fille. Celle-là même qui t'a tendu cette lettre.***

– Mais Louis, elle est si jeune, vous l'envoyez vers une mort certaine. Vous n'y pensez pas !

– Bien sûr que si. Et je l'accompagnerai... De loin.

– Vous ne pouvez pas la suivre, c'est impossible ! Sachez que vos pires ennemis guettent votre fuite !

– Que me suggérez-vous, alors ?

– Restez ici et faites-vous discret, voilà tout ! Ne faites rien tant que l'empereur ne vous a pas répondu. Je dois vous quitter. Puisque c'est votre souhait, je vous laisse le soin de faire acheminer la missive. Mais c'est une bien mauvaise idée, mon roi...

L'émissaire laissa le roi assis à son bureau et se retira aussi discrètement qu'il était arrivé. Louis glissa sa main dans la poche, en retira la pièce métallique qui s'y trouvait et l'observa, songeur. ***Il a raison, je ne peux pas rejoindre mon cousin dans l'empire voisin. Je m'exposerais aux pires dangers. Je confierai ma fille à un de mes hommes de confiance. J'en ai encore. Je l'espère. Elle sera en sécurité près de mon cousin.***

**Le roi fit venir Madame Royale.**

– Vous m'avez demandée, Père ?

– Oui, en effet ma petite Mousseline (c'était le surnom que Marie-Antoinette lui donnait affectueusement). Je dois vous confier une mission de la plus haute importance. Vous irez avec monsieur de Saint-Priest en Autriche. C'est un homme de confiance. De plus, il a été ambassadeur à Constantinople. C'est l'homme de la situation. Je vous confie une lettre que vous remettrez à l'archiduc Léopold II. Vous resterez là-bas, vous y serez en sécurité.

Marie-Thérèse Charlotte était un peu inquiète. C'était une enfant timide, mais on sentait déjà la détermination dont elle faisait preuve. Elle n'avait que 13 ans. Faire un si long voyage, rester en Autriche et pour combien de temps ? Quand reverra t-elle sa famille ? Elle n'osa protester, elle sentait que la situation était grave, elle éprouvait une certaine fierté d'avoir ainsi la confiance du roi.

Trois jours plus tard, dès l'aube une voiture fut conduite devant une entrée dérobée à l'arrière du château. Monsieur de Saint-Priest l'attendait. Le voyage s'annonçait long et fatigant. Les routes étaient peu sûres. La première halte eut lieu à Sainte-Ménéhould. Le maître de poste était Jean-Baptiste Drouet. Il avait séjourné à Versailles, il connaissait bien la famille royale, surtout Louis XVI, mais n'avait que rarement eu l'occasion de croiser les enfants. En les voyant arriver, son expression se figea quelques instants, et après un imperceptible geste du regard, il dévisagea Marie-Charlotte... un air de famille peut-être... ou juste une coïncidence. Le travail l'appelait, il fallait qu'il s'occupe des voyageurs qui arrivaient en cette fin de journée. La nuit fut courte, dès l'aube il fallut reprendre la route.

Deux jours passèrent encore. La voiture pénétra dans les faubourgs de Vienne, le palais de Hofburg dressait

déjà son imposante façade. L'empereur avait été prévenu de l'arrivée imminente de la voiture, il s'empressa d'accueillir Marie-Thérèse, il était impatient d'avoir des nouvelles de la famille royale. La situation en France l'inquiétait beaucoup. Léopold questionna sa nièce, il voulait connaître dans les moindres détails le quotidien de la famille royale. Marie-Thérèse lui décrivit le plus fidèlement possible la vie aux Tuileries, l'attente, l'inquiétude perceptible de ses parents et les nouvelles qu'elle entendait au détour d'une conversation. Ainsi elle informa l'empereur que le 22 octobre 1790, l'Assemblée Constituante avait adopté le drapeau tricolore. L'empereur ne put cacher combien cette information le bouleversait.

La jeune fille lui tendit la lettre que le roi lui avait confiée. Léopold la lut silencieusement, il se dirigea vers la fenêtre, l'air pensif, il relut la missive. Il réfléchit longuement. En fin politicien, il était secrètement heureux en voyant les désordres intérieurs de la France détruire sa puissance et son influence en Europe. Mais il savait que les idées révolutionnaires contaminaient déjà les Pays-Bas et la Hongrie. Il présentait qu'il devait penser à un rapprochement avec la Prusse ... mais elle était alliée avec l'Empire ottoman. La lettre de Louis XVI arrivait au bon moment, tout à fait en accord avec ce que pensait l'empereur. « Je vous remercie Madame, dit-il jetant un regard amusé à Saint-Priest, je vais réunir mes ministres et nous prendrons rapidement une décision. »

La jeune dame fut installée dans les appartements réservés à la famille royale. Elle avait à son service un homme plus âgé qu'elle d'une vingtaine d'années. Il est bien austère, songea-t-elle, si je dois me choisir un mari,

je ferai tout pour qu'il ne ressemblât pas à cet homme sombre, secret et ridiculement... petit ! Au lieu de laisser à mon imagination le droit d'envisager le pire, je ferais mieux d'entamer la conversation...

– Dites-moi, valet, êtes-vous à mon service exclusif ?

– Non, Madame. On m'a simplement chargé de veiller à ce que vous soyez correctement logée. Je fais partie du service personnel de l'Empereur et c'est là une grâce qu'il vous fait.

– Savez-vous où se trouve Monsieur de Saint-Priest ?

– Non, Madame. L'Empereur ne m'a pas fait part de cette information. Madame a-t-elle encore besoin de moi ?

– Non, vous pouvez disposer.

– Dans ce cas, je vais préparer votre chambre.

*Quelle idiote je fais ! Saint-Priest est avec l'empereur, c'est évident. Mon père, cet ingrat, m'a bien eu ! Après m'avoir confié une si importante mission... déjà écartée !*

La jeune fille se précipita vers la chambre où l'homme s'affairait autour du lit.

– Suis-je libre d'aller et venir dans le palais comme je l'entends ?

– Je ne sais pas, Madame. Je n'ai eu aucune instruction en ce sens. Si vous le souhaitez, je pourrais m'en informer dès que mon travail ici sera terminé.

– Ça ne sera pas nécessaire... Merci !

Elle se retourna aussitôt et, avec l'énergie d'une jeune fille de treize ans, sortit des appartements. Le valet l'entendit pester sur une servante chargée d'un énorme sac de draps qui, visiblement, n'avait pas été assez rapide

pour éviter la collision. Il tira à lui un fauteuil pour lui permettre d'atteindre les hauteurs inaccessibles d'une armoire située à l'opposé exacte de l'immense fenêtre qui éclairait la pièce.

Alors que le valet était sur le point de mettre la dernière main à la pâte, un homme s'approcha de lui à pas de velours. Quand le dos du valet ne fût plus qu'à quelques pas, il tendit lentement le bras. Avant même qu'il ne l'effleure, le petit homme se retourna et plaqua l'inconnu au mur, l'avant-bras sous la gorge.

— Es-tu devenu fou, Augustin !

— Saint-Priest ! Mais qu'est-ce qui te prend de me faire peur ainsi ?

— Oublions, veux-tu...

— Alors ?

— Léopold est avec la petite. Nous avons quelques minutes devant nous. Mais d'abord, comment as-tu fait pour revenir si vite ? On m'avait prévenu, mais je n'y croyais pas... Jusqu'à ce que je te vois réapparaître dans la suite de Léopold à peine quelques heures après notre arrivée.

Nous avons donc quelques minutes devant nous. Léopold se doute de quelque chose ?

— Je ne crois pas. Mais de toute façon, dans quelques jours, cela ne fera plus de différence. Léopold m'a chargé de te remettre un nouvel ordre de mission. Tu dois aller en Turquie dès ce soir .

— Laisse-moi voir la lettre.

— La voici.

Le valet présumé ouvrit l'enveloppe et la parcourut rapidement avant de se tourner vers son acolyte, stupéfait.

Augustin, résigné, s'apprêta à faire ce long voyage vers l'Empire ottoman, « la Sublime Porte ». Il ne connaissait pas le pays, mais il en avait entendu parlé. Il savait que les nobles français étaient fascinés par le faste de la cour des sultans, il était de bon goût pour les nobles de s'habiller à l'orientale, « a la turca », pour les soirées mondaines ou encore de se faire peindre en habits orientaux. Pourtant, même si l'exotisme de l'Empire ottoman captivait encore sous l'influence des idées subversives des Lumières, le Grand Turc était perçu comme un tyran, un despote. Augustin avait une mission, il allait l'accomplir... d'autant plus que seuls quelques initiés connaissaient les desseins secrets qui se tramaient.

Après un voyage long et éprouvant, le jeune complottiste arriva aux portes du palais. Sélim III n'hésita pas à le recevoir car il était porteur d'une lettre de recommandation de Saint-Priest, ancien ambassadeur auprès de l'Empire ottoman. Le sultan était impatient de savoir si son souhait allait être exaucé. En montant sur le trône, Sélim III trouva la Turquie engagée dans une guerre dangereuse contre la Russie et l'Autriche. Les troupes ottomanes, sous la conduite du vizir Jussuff avaient remporté quelques victoires sur les Autrichiens, mais ces succès furent bientôt suivis par de terribles revers. Il lui fallait trouver une paix honorable, il en allait de sa survie et de l'avenir de son pays.

Le Sultan avait réuni ses ministres. Il lut lui-même la lettre de Léopold, resta silencieux puis sourit tant il était soulagé. L'empereur du Saint Empire romain germanique

lui proposait une paix. La Sublime Porte allait perdre, par ce traité, tout le territoire situé entre le Bog et le Dniester et la place d'Oczakow, mais son trône était sauvé ! Et ce, d'une manière des plus surprenantes... Mais la visite d'un bien étrange messager, quelques mois auparavant, l'y avait préparé...

« L'empereur d'Autriche m'informe que c'est à la demande de sa majesté Louis XVI que cette requête a été acceptée. Il me charge de faire mon possible pour l'aider à s'enfuir, les révolutionnaires ne doivent pas le tenir captif. Nous devons rétablir l'autorité du roi en France pour faire barrage à cette peste qui nous emportera tous. »

Le grand vizir prit alors la parole.

— Si vous me permettez je peux vous faire part d'un plan qui a toutes les chances de réussir . Notre grand savant Akin Bakir est en train de mettre au point une de ses dernières inventions. A partir des plans de Léonard de Vinci et d'après les études du savant hollandais Cornelius Van Drebbel d'Alkmaar, il a mis au point un bateau qui navigue sous l'eau. Je pense qu'il est possible d'utiliser cette invention pour une évasion.

Le sultan resta interloqué, mais il avait une confiance absolue en Akin Bakir. Et puis l'idée le séduisait. Il s'imaginait même employer ce « bateau sous l'eau » pour les batailles navales ! A lui la conquête du monde ! Utiliser cette machine pour l'évasion du roi de France, en cas de réussite toute l'Europe en parlerait.

— Et bien, dites à Bakir qu'il a mon autorisation !

Le savant se mit au travail, le temps était compté. En quelques semaines, le petit sous-marin en bois fut construit. Des manches en cuir permettaient à quatre rameurs de le faire avancer. Il ne descendait pas au-dessous de douze à quinze pieds par crainte de l'excès de pression. Il était pourvu d'un dispositif de régénération de l'air. Après quelques essais positifs, il fut démonté et acheminé en grand secret jusqu'à Paris.

Grâce à des complices, quelques royalistes acquis à la « bonne cause », le bateau fut reconstruit pièce par pièce et transporté dans une grange sur les berges de la Seine. Le grand soir était proche. Louis XVI en fut informé, mais on lui cacha les détails de l'opération. Il ne fallait pas l'effrayer et ainsi courir à un échec. On lui dit seulement qu'il partirait en bateau et ne serait accompagné que de quelques rameurs.

L'évasion était prévue par une nuit sans lune. Le moment venu la reine simulerait un évanouissement, la garde serait ainsi moins vigilante et le roi pourrait s'enfuir par le passage secret qui conduisait à la Seine toute proche.

Tout se passa d'abord comme on le lui avait annoncé, jusqu'à ce que le souverain réalise que les complotistes n'avaient justement pas tout prévu...

*Ce n'est pas comme si j'avais eu le choix... Maudits rameurs ! Ce navire sous-marin est aussi dur à conduire qu'une maîtresse farouche ! Calmons-nous, il ne s'agira pas de heurter le premier rocher venu et de mourir bêtement noyé avant d'avoir pu profiter d'un procès équitable ! Et un procès pour quoi, d'ailleurs ?*

Il pouffa, et alors même qu'il reprenait la barre, la queue de son poisson de bois fut pris d'une légère secousse et se leva un peu. Pas assez pour l'inquiéter, mais si Dieu avait désiré le rappeler à ses attentions du moment, il ne l'aurait pas fait autrement.

Au beau milieu de la nuit, on l'avait surpris aux cuisines où il s'apprêtait à soulager une fringale puis, sous prétexte qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort et après qu'il ait adressé un adieu ému aux rondelles de saucisson – dont il avait soigneusement retiré la peau et dont, il l'espérait, quelqu'un de méritant (mais qui est encore méritant en ces temps obscurs ?) profiterait –, on l'avait fait descendre d'autorité dans le ventre de l'animal en lui répétant que sa conduite n'avait rien de bien sorcier. Mais cela ne le rassura pas vraiment. Étant donné la constitution du monstre, seul un sorcier doué des plus perverses intentions pouvait l'avoir construit. Il le fut encore moins lorsque l'un des conspirateurs, un domestique des plus discrets qu'il aurait été à mille lieues de soupçonner, lui glissa dans l'oreille, au moment de descendre, que l'appareil était une invention née de l'imagination fertile de Léonard de Vinci. Non pas que le nom puisse l'effrayer outre mesure – son génie ne surpassait-il pas celui des maîtres serruriers ? –, mais il savait d'expérience que parmi les innombrables inventions de l'ingénieur accueilli jadis par son prédécesseur François au manoir du Cloux, seules quelques-unes avaient abouti.

Cependant, malgré quelques légers chaos, l'appareil s'avéra de plus en plus facile à manœuvrer. À tel point que Louis faillit s'endormir à plusieurs reprises. Pour lutter contre le sommeil, il ouvrit la petite caisse qu'on lui avait

désignée juste avant que l'on ne ferme l'écoutille au-dessus de sa tête. À l'intérieur, il trouva un livre manuscrit relié à la va-vite. Y étaient répertoriées les principales manœuvres nécessaires à la conduite du navire. Il tomba assez rapidement sur ce qu'il était venu y chercher : le renouvellement de l'air. Le domestique l'avait averti que s'il voulait éviter l'asphyxie, il n'aurait pas d'autre choix que celui de remonter à la surface régulièrement pour y faire le plein d'air. L'ouvrage disait que grâce à un ingénieux système, il n'aurait pas besoin d'émerger totalement. Il lui suffirait de remonter suffisamment pour actionner le dispositif de régénération d'air, deux longs bras articulés, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière permettant d'un côté l'évacuation de l'air vicié, de l'autre le gain d'air pur. Le moment le plus délicat serait celui de l'ouverture de la valve, habituellement fermée lorsque les bras étaient sous l'eau.

C'était le bon moment. Il ordonna aux rameurs de ralentir le mouvement jusqu'à l'arrêt total pendant que lui même menait le sous-marin à la hauteur idéale. La manœuvre risquant de durer assez longtemps, il eut une idée qui, leur déclara-t-il, leur permettrait de gagner du temps et ainsi d'atteindre l'embouchure de la Seine au plus vite. Il tendit le bras pour déverrouiller la molette actionnant le dispositif de régénération d'air. Agissant vite pour reprendre les pleines commandes du gouvernail, il ne vit pas que les bras mécaniques possédaient également une partie intérieure. C'était une longue clavicle de bois qu'il avait pris pour une poutre de charpente longeant le véhicule de l'avant à l'arrière, articulée à ses deux extrémités. Les rameurs, tournant le dos à l'extrémité arrière, ne la voyaient pas.

Un jeune homme, à peine sorti de l'enfance, les cheveux noirs, longs et crasseux prit le premier coup en pleine tête et tomba net. Avant même que les autres eurent le temps de se retourner, son voisin de gauche subit le même sort. C'est alors que le navire se mit à tanguer de nouveau. Mais cette fois les mouvements ne cessèrent pas. Le roi se précipita immédiatement à l'arrière pour prendre la place des rameurs évanouis qui déjà reprenaient conscience. Au moment où il se mit à crier ses ordres aux mousses, un jet d'eau, le noyant dans ses injonctions, indiqua qu'il était probablement trop tard. Le bras articulé se raidit subitement et tous furent secoués. L'eau forma une flaque au sol qui se transforma très vite en petit bassin. Quelques manipulations et un peu de sang froid suffirent malgré tout à Louis XVI. Ils atteignirent la surface et purent ouvrir de nouveau l'écouille au sec.

Ils étaient au beau milieu de Seine, en pleine nuit, à cheval sur un énorme poisson de bois dérivant au gré des courants. La stupeur passée, l'engin recommença tout doucement à plonger. Il coulait. « Ramez jusqu'à la rive, messieurs ! » Et tous, sauf lui, ramèrent. La coque du sous-marin toucha le fond avant d'avoir atteint la rive. « Forcez, bon sang ! Êtes-vous si faibles ! » Les rameurs se levèrent de concert, menaçants.

« Pour qui vous prenez-vous », dit le plus grand d'entre-eux.

– Vous n'êtes plus roi, reprit-il, vous n'êtes plus rien. Venez, vous autres ! Allons nous faire payer. Nous ne sommes pour rien dans cette catastrophe.

Et ils sautèrent tous sur la rive, sauf un. C'était le jeune garçon que le roi avait assommé par mégarde avec le bras mécanique.

– Moi, je crois en vous ! Augustin m’a dit que vous représentiez le destin de la révolution et je sais qu’il a raison.

– Mais c’est absurde ! Les révolutionnaires veulent ma mort, j’en suis sûr !

– Pas tous. Venez, Sire, vous êtes dans l’eau jusqu’au cou.

Le jeune homme aida le roi à nager tant bien que mal jusqu’à la rive. Celle-ci longeait une route visiblement très fréquentée, à croire la profondeur des ornières et l’absence de mauvaises herbes.

– Nous allons devoir trouver des vêtements secs au plus vite, s’inquiéta le roi.

– Cachez-vous derrière ce bosquet, Sire, voilà que j’entends les pas d’un cheval et le grincement d’une charrette !

Le véhicule s’approcha lentement au rythme du cheval qui boitillait, trop épuisé, sans doute, par des allers et venues incessants.

C’était une sorte de carrosse sombre, noir, avec des décorations argentées, des signes religieux.

– Un corbillard !

Le jeune homme se dit que la rencontre n’était pas fortuite... le destin était en sa faveur.

– Holà citoyens, quel est ce triste voyageur ?

– Nous transportons le ci-devant Jean de la Mordaillère, à la fosse commune pour les traîtres à la patrie ! s’esclafèrent les deux soldats.

Le jeune homme s’approcha doucement, observa les alentours pour vérifier que personne ne l’écoutait. Il re-

**mua sa poche pour faire sonner quelques... objets métalliques. Les cavaliers, intrigués, tendirent l'oreille et attendirent la suite... La démarche était risquée, mais il n'avait pas le choix, sa mission était de la plus haute importance.**

**– Les temps sont difficiles, la nourriture est rare et chère. Que diriez-vous de...**

**Le jeune homme ne termina pas sa phrase, mais préféra faire tinter les pièces.**

**– Que nous proposez-vous ?**

**– Voici pour vous mes braves, dit-il en tendant une bourse remplie de louis d'or. C'est le prix de votre silence.**

**On a beau être de bons sans-culottes, l'argent passe avant les convictions. Les soldats ne demandèrent pas leur reste et s'enfuirent à toutes jambes.**

**Le cadavre fut jeté sans scrupule dans la Seine et le roi prit place dans le cercueil ainsi libéré.**

**Louis XVI, tremblant, invoqua Dieu : « Pardonnez-moi ! Je fais cela pour la France, la Royauté et l'Église. »**

**La position était inconfortable, mais le voyage se déroula sans encombre. Un corbillard était le véhicule idéal pour passer inaperçu. En ces temps troublés, le respect des morts était encore une valeur commune. Le roi devait rester caché, surtout à l'approche des villages et près des auberges où les haltes étaient pourtant indispensables pour nourrir les chevaux et se désaltérer.**

**Au bout d'une semaine, le voyage s'acheva. Après avoir traversé une ville, le roi put enfin se reposer dans une maison isolée où on lui donna à manger.**

– Où suis-je ? Donnez-moi des explications ? Où allons-nous ensuite ? Qui me vient en aide ? Mon cousin Léopold II ? Mon fidèle ami le marquis de Bouillé ?

– Demain matin, on va vous recevoir et vous informer. Bonne nuit Sire.

– Bonne ? Après tout ce que nous venons de traverser, vous me souhaitez bonne nuit ? J'ai failli mourir noyé dans un de vos engins du diable et, comme si cela ne fut pas assez, il a fallu que je prenne la place d'un homme de ce qu'il y avait de plus froid. Si j'avais du vendre mon âme, je ne m'y serais pas pris autrement !

– Ce n'était qu'une répétition, Sire.

– Une répétition avant quoi ? Si vous vouliez me fait périr, il y avait moins alambiqué, non ?

– Une répétition avant que Dieu nous rappelle à lui. Chaque aventure est une préparation à l'inéluctable. Mais il faudrait mieux vous reposer, demain sera une longue journée. Chaque chose en son temps.

Le roi changea de couleur en moins de temps qu'il ne faut à un vautour pour fondre sur sa proie.

– Vous vous fichez de moi ? Le roi était sur le point de se saisir du revers de la veste de son vis-à-vis lorsque des gonds grinçants firent taire les parleurs.

Sur ces entrefaites, un homme au front découvert, bien que coiffé d'une perruque, et à la bedaine au moins aussi prééminente que celle de Louis fit son apparition.

– Je n'y crois pas ! Vous ici !

– Calmez-vous, Sire ! Je crois que nous nous égarons. Il se peut que pour perdre d'éventuels poursuivants nous

**vous ayons quelque peu dissimulé la vérité. À l'embouchure de la Seine, vous attendent des malandrins engagés par vos opposants les plus acharnés.**

**Le roi ne pipa mot. Il connaissait l'individu, économiste, philosophe, mathématicien et homme politique, il ne manquait pas de répondant. S'il lui aurait été difficile de s'entendre avec ce personnage haut en couleur, il se sentait, à son grand étonnement, en confiance. Et puis, il était intrigué... Si ce n'était pas pour le chasser du trône, que pouvait-il bien avoir affaire avec des Républicains ? Un Girondin qui plus est ! S'il ne se souvenait pas de son nom, au moins son rang lui était connu.**

**– Je vous prierais d'en venir au fait, Marquis.**

**– Et j'y viens. La déclaration de la République, voyez-vous, est imminente.**

**Le roi serrait les dents, mais il résista à la tentation d'interrompre son interlocuteur.**

**– Et cela sera dû à vous.**

**Pour en venir au fait, il en était venu au fait ! Mais le choc fut tel que son esprit s'illumina d'un coup.**

**– Marquis de Condorcet ! Un Républicain qui ne cherche pas à me pendre, ça ne court pas les rues.**

**– Il y a aussi ceux qui veulent votre tête, Sire...**

**– Ne m'en parlez pas, depuis quelques temps, j'ai le sentiment qu'elle vacille sur le fil du rasoir. Continuez, je vous prie.**

**– Comme vous l'avez sans doute compris, nous sommes – nous, Girondins – à l'origine de votre évasion. Mais nous avons été aidés.**

– Par les Turques !

– Vous ne faites pas honneur à votre injuste réputation, bravo ! Ils marchent actuellement sur Paris. Ils seront bientôt rejoints par Léopold. Les deux souverains sont acquis à notre cause. Nous sommes une poignée à avoir compris que, si nous voulions nous offrir la République, il nous fallait la vendre aux souverains, aux rois et aux empereurs. Cela prendra des mois, des années, peut-être des siècles, mais nous allons contaminer l'Europe. La saine maladie de la liberté. La révolution gagnera le cœur des hommes par la raison. C'est une nécessité, nous ne pouvons échapper au progrès et la République en est le cœur. Républicains, royalistes, hommes ou femmes, nous sommes tous égaux ! Si, sous l'autorité d'un roi, c'est risquer la Bastille que d'être républicain, sous l'autorité de la constitution, n'importe qui pourra défendre la lignée des rois tant qu'il ne remet pas en cause les principes fondamentaux de l'ère nouvelle qui arrive.

– Les femmes, voyons, ne dites pas n'importe quoi.

– Même les femmes, vous dis-je ! Surtout les femmes, d'ailleurs. N'ont-elles pas été rabaissées plus ras que terre depuis des siècles alors que ce sont elles qui donnent la vie ! Qu'ont-elles de moins que les hommes ? Rien ! Elles ne seront pas simplement les confidentes, l'appui des hommes, mais elles auront le pouvoir. Ce n'est pas un homme seul qui décidera des lois, mais des hommes et des femmes justes. Et de ces justes, vous serez le premier ! Le peuple aura votre confiance. Il vous aime ! Nous aussi, Monsieur.

– Monsieur... oui... grommela-t-il, n'allons pas trop vite, voulez-vous. C'est vous même qui l'avez dit : « Chaque

chose en son temps ». Et vous croyez que le peuple ne sera pas dupe ?

— Il est hors de question de le duper ! Bien au contraire. Nous allons lui donner le droit de choisir ses députés lui-même. Et ces députés choisiront leur chef. D'aucuns veulent vous déchoir. Nous sommes d'accord. Mais ils renonceront à vous porter préjudice lorsqu'ils comprendront que vous avez toujours été de leur côté. Et qu'importe si, plus tard, ils ne vous élisent pas ? L'histoire retiendra votre nom, celui du sauveur de la liberté, d'un roi bon et juste qui n'aura pas hésité à bouleverser des traditions plusieurs fois centenaires pour l'égalité, la fraternité, la liberté. De plus, imaginer l'espoir et le soulagement pour tous les monarques d'Europe qui craignent le peuple ? On ne soumet pas un peuple, on le guide ! Comme l'ont déjà compris Sélim et Léopold, la vraie noblesse n'est pas dans la violence des souverains, mais dans le respect et la bienveillance qu'ils éprouvent envers leur peuple. Un souverain choisi est cent fois plus légitime qu'un souverain imposé par la tradition.

— Et si je ne suis pas d'accord ?

Sur un clin d'œil aussi large qu'un sourire, Condorcet se retira en souhaitant de nouveau au roi une bonne nuit.

Le 23 janvier 1793, un homme bedonnant, les joues roses, le regard fier, s'apprête à énoncer un discours. Parmi les députés, Louis Antoine Léon Saint-Just n'en revient toujours pas.

Louis-Auguste Capet, vient d'être élu premier président de la République française.



**Éditions de l'Imaginaire**

***Retrouvez-nous sur***

**<https://editionsnouveaumonde.wordpress.com/>**